

POEMES

1982-2000

Andrei Gorea

quand Jean se regarde
une mousse molle germe

et mousse molle jalbe germe
et jalbe mousse

quand Jean se regarde
le germe mousse molle

et mousse molle jalbe germe
et jalbe mousse

la seule dans ce monde maudit
aux yeux en pont
 au-dessus du néant
qui fleurissent ailleurs

même l'âme de Brahmapoutra
ne peut

deux singes s'accourent sur une table en marbre
qui chauffe

le marbre est brun le feu est mauve
les singes sont roses

Il y a une épée figée dans le vent
un rubis à la bouche

Ils parlent

du nid d'amour aux pommes dont une
la mer s'écoule en gouttes
(idée de la lenteur
pourvu qu'on l'imagine)

les temps se précipitent
aux dérives des lieux

les lieux s'affaissent
aux dérives des temps

nouvelles – tasmanies

l'âme monte
qu'il pleuve sans gouttes
ja !
cannibale

le rhombe frétille
extase – masse
qu'il pleuve sans gouttes
famine

il se meurt
les murs tendent
vitres se frôlent
fssss

voies fictives
jours de songe
il sort du buisson rouge
– mâche

vert vert vert
rouge rouge rouge
il ne tient qu'à un fil
Tasmanie

Une fourmi dans un miroir – c'est Jean qui l'y a mise

Pourquoi cela – on l'interroge comme de coutume
aux coins des rues obscures

Pour la joie des reflets – c'est une chose personnelle

L'histoire dit qu'une grande fourmi
Plus grande que le miroir
Plongea Jean dans le noir

Mais quand fourmi et glace
se firent face de loin
Il n'y eut qu'un point – pressage
dont Jean tire encore frisson

Ces histoires au ban des astres
nous encastrent

Jean alors baissa l'oreille jusqu'au doigt de la fourmi
étonné par le silence de son pas
l'entend-elle – songe-t-il

Ils se fixent du regard
oeil pour oeil et Jean vieilli

sourde sourde la fourmi

Qui prête les équations du faîte
afin que les structures de terre
colorent l'idée qui se meurt

Quelle analyse d'ensembles
se nourrit de poussière
au pied de l'onde sans phase

La nuit ne règne-t-elle
au clair de l'axiome
postulé par le vulgum

et tend-on à même
les pentes affines
au centre de la tête à dérivée ovale

Tiens je vois une bobine qui arrive des cuisines
des marmites du diable
– malheureuse
sur mon chemin se précipite
à ma rencontre

Déboule les pentes
avenues qui s'éventrent
à perte de vue – Kloss
réveille-toi je dis yes
chemin faisant

Viens viens qu'on se trempe
chacune Oui des couilles lune
Qui mais macaque frais
J'adore j'aime toute chose crème
j'aime j'adore

T'es mou t'es yé viens
Voici pognon voici lune
Te balance par la queue araignée souinge
ces choses j'abhorre
j'aime j'adore

Dans la termitière de soi où vivent les générations à venir, le soi s'y étant déjà projeté tout âme – mais âme y a-t-il ? –, où l'homme s'attaque aux principes de son devenir comme s'il pouvait espérer se confondre avec leurs sources sans faire fondre ses quarks – ses propres quarks, ainsi que ses yeux, ou ses mains, ou se doigts – où le coeur des étoiles explose _____

mais quand l'idée s'arrachera-t-elle enfin à la tempe ?

Destin de fleuve

Les douleurs d'antan sont irrémédiables
sont âcre-doux sont souffre
sont saisonnières

Sont les débuts de l'histoire
Laquelle dans la plaine
rassasiée d'affluents
Se déverse dans la mer

L'homme sans oxygène
ne se prête
ni ne boit
il transparait
parfois dans un bus de nuit
à Oakland
là où il n'y en a pas
de l'autre côté de la baie

Ainsi dans ces bars
où l'Amérique tamise la lumière

à Watchang

les vastes surfaces qui les entourent
de la solitude des rivières des highways
humides de perspectives
la nuit

se prêtent à l'homme sans oxygène
à sa respiration absente
aux arbres en fleur

Stars moons illusions
Stars moons illusions

Melancholic Gardens
Mélancoliques Jardins

La citadelle s'est soumise
Remplie d'abstrait

Dans les parcs —
d'énormes surfaces
que voûte le ciel

Mélancoliques jardins

Elegy for Shari

(Bela's & Margit's dog)

Dog's belongings are none
may be a rug or a bone

Serge

Rides d'étonnement
Et la curiosité du ventre bombé

Le joueur inspiré
la mémoire liquéfiée
se soucie peu des cartes

Précisément – la sénilité prévisible
au bout de l'homme respectable
qui dort

Madame – jeune fille
Mon amour

Vive les cartographes
et les couches de silence
Venez avalanches d'oblique

*

Parmi les betteraves gonflées de rouge
A la tête de cohortes caracolant(es) de cèpes
à la pointe de l'île sur la pointe des pieds
happant l'ultime immensité d'eaux

les cris alignés font face aux poteaux éclairés
qui cachent les détectives
On ne voit que chapeaux

Attraction
Calamités du vide sillonné de nervures

*

Les bourgs carillonnent
dans les ruelles en pente dévalent les croupiers
Voilà qu'ils hululent
sous la massue du dragon
qui déchire les airs

Les portes s'abattent béantes
la voix illustre
la croupe brune dit
Abattons portes et cartes
les bourgs se liquéfient

Les bourgs de la mémoire
les plaines du combat

Sur la colline voisine charpentiers et bouchers
construisent philosophes et marchands
avachis par le sang
hypnotisés par la lune

Voici que la trêve a perdu son instinct
la paix s'abat comme la guerre
l'on troque l'épilepsie contre les armes blanches
l'on soupire en hurlant
sous le poids des caisses vides

Quel colosse nous opprime
quel dessin nous accable

Accroupies sur les remparts
les armes rouillent
lustrées dans le vent
femmes du peuple et quelques châtelaines
distribuent le jus de pommes
les hennissements s'intériorisent
et s'essoufflent au terme

d'un vaste moment
Voici les troupes de vénérables vieillards
qui infiltrent les murs
et les enfants accrochés
au cou des rapaces
en vol piqué au-dessus
du paysage du siège

Je vois Serge immolé par les eaux
dans un tonneau en métal
le sourire relevé par un curieux regard
(sur l'immensité de la mort)
au milieu du chemin

Je regarde Serge un moment
il fait des minivagues dans son tonneau
du bout de l'index qui chatouille l'eau
Autour, hordes de croupiers
les plaines du combat
charpentiers et bouchers philosophes et marchands
– hypnotisés par la lune –
soldats dévêtus et armures de sang
femmes du peuple et quelques châtelaines
vénérables vieillards enfants et vautours
et la massue du dragon
qui déchire les airs

Serge – je m'aperçois –, dans sa cuve
avec un doigt incertain
pousse un canard
sur l'onde frêle
que son buste domine
quelque part entre bourgs et colline
surveillant de ses rides
son étonnement

La tentation molle
défriche les steppes
 la biche sonore
cadavres macèrent
 sur un lit de rubis
douce pierres

Mes dames

Messieurs

Il n'est pas question d'enclaver la fortune

Il ne s'agit pas – non plus – de brûler nos poètes

Plutôt

cherchons cet oeil qui plisse

comme l'ombre du soir

sur le vaste silence

Le cheval qui lit

Avez-vous vu un cheval marron ?

l'étable est vide

le foin a moisi

un foin si fragile

si tendre – parsemé d'anthémis

où est-il mon cheval

Cher ami

ce cheval

Dans son torse une épée enfoncée jusqu'au

manche

derrière la clôture

il lit

éclairée par la Lune

l'histoire d'un chevalier orange

qui cherche de par le monde –

à souhait médiéval –

son cheval

La lune et les étoiles

dans la voûte céleste

surveillent les pages qui filent

sous ses yeux de cheval

L'histoire rocambolesque

les happe tous les deux

sa passion est immense

l'appel est fatal

Entre poignée et torse

l'acier de fin ouvrage

d'où jaillit le tranchant

qui a fendu son âme

– incrustés l'un et l'autre de gemmes

l'éblouit éclatant sous la Lune
bien moins que le conte
du chevalier sans cheval

*

La lune et les étoiles
dans la voûte céleste
cette nuit encore sont à leur place
vues de très loin
et vues de près
cette chose qui ne se pose
elles sont à leur place de même
ailleurs

mais où est le cheval marron ?
voici que sa place
combien chaude il y a un moment
dans le foin parfumé
est froide
et le foin est cassant

Le cheval en question
bien qu'il fisse noir
et que la nuit soit trompeuse
nous l'avons vu à l'instant

sur le marbre chauffé du palais d'une princesse
allongé tout de long contre une marche couverte
il lisait

La princesse – très proche
d'une main dont le frisson
n'est pas donné à voir
tournait les pages du livre
sous ses yeux de cheval

Sa robe invisible ses perles transparentes
son souffle qui irrigue les vastes déserts des astres
l'apaisent et le bercent

sans que rien ne balance
si ce n'est que les pages
qu'effeuille la princesse
du conte de fées qu'il lit

Dans son torse enfoncée jusqu'au manche
l'épée se tait pensante

l'éclat de son tranchant
dans le rayon de lune
dérive

et les heures passent
ses heures de cheval

*

Quel conte quelle princesse
quelle épée dans quel torse
quelle voûte céleste quel temps médiéval

qui pourrait reconnaître
sa couleur dans la nuit

en passant
assis à la turque sur le tapis volant
fumant l'histoire du monde
rafraîchie de sorbets
les paupières mi-closes l'air entendu
et les lèvres mielleuses

qui oserait conter le conte de mon cheval

L'homme s'assied le regard vers le bas

les mains sur ces genoux

les deux se taisent

le voyageur enlève sa lourde pelisse

et l'allonge sur un banc
s'allonge à son tour en se recouvrant de ses pans
et regarde la poutre maîtresse
la flamme d'une lampe à l'huile
respire sans hâte
dans l'ombre du courant

Voudrais-tu emprunter ce tapis volant dont tu parles
voler voir ce cheval et princesse
ce tableau infernal ?

Bonne nuit et à demain

Depuis un long moment
roulé dans sa pelisse
le voyageur dormait

En rêve il se voit sur un immense bateau
dont le pont peuplé de marchands rigolant
dans leurs barbes
s'étend à l'infini de par l'océan

il rit aussi Oh Dieu son rire est vaste
se déverse en cascades sur la poutre maîtresse
alors qu'il dort immobile sur le banc

L'homme sans cheval
assis
écoute des bruits de sabots improbables
le regard incrédule la douleur obstinée
au milieu du vaste pont
Voilà qu'il se lève

Cependant le conte s'achève
l'odeur de foin légère dans l'air
remonte les pentes

Le cheval marron qui a lu penche la tête
vers la nappe de cristal qu'irise le rouge
de la goutte immobile
dans son torse enfoncée jusqu'au manche
l'épée abyssale du temps

Une gamine hissée sur un cheval
regardait les yeux ronds
les amandes du jardin

Une autre concassait entre ses dents leurs noyaux bruns
en plissant des yeux félins
dans le fracas du silence

Grimmelshausen

Maintenant que les crêtes sont à un pas de paraître
que les paysages s'affolent dans une course indécise
que le silence se pose comme un nuage alourdi
et que l'ombre est claire

Je vous convie au spectacle de la scène vide
où l'air des coulisses impersonnel et frais
n'annonce que ce qui manque
et ne présage que votre bon vouloir

Songez une seconde aux choses sans forme
que les basses températures repoussent dans l'oubli
aux brumes dans un vase poussiéreux
ou à une marre plongée dans le vide

Et maintenant touchez les racines massives de la soif
sentez leur palpitation opale
alors que les sucs se répandent hors du tronc des branches et des feuilles
sur votre vaste aspiration immobile

Une fumée s'élève depuis une source cachée par un paravent d'enfant
quelque chose s'y consume à hauteur de chevilles
aussi invisible qu'un point à l'infini
quelle belle transparence que celle du papyrus

Non non – ne pas tâcher à comprendre
cela revient à une affaire de goût ruisselant sur les flancs du palais
aux sons des harpes qu'il faut laisser échapper
aux cadres sans cordes

Argentées sous la lumière lunaire de nobles silhouettes qu'évente la brise
sur la terrasse vaste qui donne de plein pied sur le roc suspendu
se promènent par couples, quelques-unes solitaires ou en groupes de trois
décrivent de longues diagonales – se croisent et dérivent

Autour la montagne précipite ses vallées profondes qui débordent de nuit
le ciel n'est qu'étoiles la vapeur est légère
le parfum est des cimes
un esprit rouge aux yeux d'émeraude les regarde ricanant

Peut-être, hi, hi – c'est tout ce que je puis dire
peut-être que la fête finira par voir le soleil du matin

mais, hi, hi, comment promettre
ce que j'ai le loisir de faire disparaître

J'aime une femme d'une beauté diabolique
qui glisse avec aisance sur cette haute terrasse
et qui regarde tout droit ravagée de folie
mais qu'à cela ne tienne – l'uni du marbre je le veux inégal

Son pied expressif heurte une lame de pierre surgie de nulle part
et la voici qu'elle s'envole immergée dans mes yeux
eux-mêmes au fond de l'abîme
du rire d'un monstre

Je me divertis autant qu'il se peut
je gambade les jambes arquées et rigides
je me passe de souplesse car cassant je le suis
incassable

Dans des habits qui flottent – d'un blanc fluorescent
les fines silhouettes parmi la nuit
échantent au hasard entendus indicibles
au gré des croisements

Des maîtres d'hôtel se détachent dans les cadres éclairés des larges portes vitrées
l'un d'entre eux, plus sombre, agite ses doigts au creux de sa paume
alors que les harpes enfilent les sons
la mâchoire serrée il regarde la majesté intouchable des femmes

Elles glissent – l'esprit rouge aux yeux d'émeraude
la regarde aussi celle la plus belle
la seule
parmi ces femmes et ces hommes suspendus à l'éther

Hi, hi – comme elle est drôle leur haute insouciance
alors que le valet immobile dans le cadre d'une des portes
s'effondr' en amertume avec une rage glacée
le diable abject ponctionne l'espace de cris perçants et brefs

Valet et diable se regardent et croisent leurs rages
hi, hi, pauvre punaise
tu oses ?
maintenant que les crêtes sont à un pas de paraître

Sous leurs pieds la pâture de marbre s'effrite en lames de basalte
à hauteur de chevilles derrière un paravent d'enfant
quelque chose se consume
aussi invisible qu'un point à l'infini

Le valet est là pour bondir
la brise s'insinue parmi les abîmes qu'exhale la nuit

costumes et robes blanches remuent à son gré
la table est servie et rouge lance le diable au grand dam du valet

Alors le maître d'hôtel bloque la porte
les spectres blancs s'amassent
vont-ils le bousculer – ont-ils cette force de chair
ou plutôt l'antipathie qu'il dégage ne leur sied que trop bien

Mets exquis couverts en agate soupières de Mourrano verres de porphyre
assiettes en albâtre vins de grand âge parfumés et pensifs
chandeliers en cristal ô les superbes
dentelles de Venise saupoudrées de pétales

Approchez assouvir les rêves de vos bouches vos fougues viscérales
venez mais venez les fumets se dissipent le temps est bien choisi
et puis je vous aime je vous désire tant
ô belle parmi belles ô beauté diabolique

Le maître d'hôtel exsude la haine et les êtres glissants se dissolvent lentement
aucun ne s'empresse vers les autres portes désertées
le vent éteint les chandelles par grappes
mais de tous la dernière elle reste de ce monde

Alors valet et diable viennent à sa rencontre
« Parle » il disent « expire ce souffle qu'il nous faut inspirer
et inspire le nôtre damnée à jamais inachevée pour toujours »
elle s'avance et les touche tous les deux

Je veux arracher à pleines dents de vos embouchures – dit-elle en approchant –
ces mets exaltants

boire dans vos coupes ces vins médiévaux
vous me cherchiez me voici
je suis la cantinière la fille à soldats

La damnée la belle l'experte en ruses félonies et débauches
friponne salace impitoyable
l'Egyptienne des troupes qui chérissaient ma lune
Die Erzbetrügerin und Landstörzerin Courage

Venez mordez ma poire obscène tétéz-en le jus bileux
glissez-y sur toutes vos faces
enduits de la sorte hululons la fin du temps
abreuvons-nous ce sont les ténèbres

Sur la terrasse immense enlacés dans le noir valet diable et femme
s'étirent vers l'abîme où plongent les montagnes
y rampent incandescents ô terrible lumière
« Hélas ! la fleur première de ma beauté s'est évanouie fanée »

Les yeux verts de l'esprit rouge s'empourprent frénétiques
la langue du valet se tire-bouchonne scabreuse
ils la regardent et les rayons qu'ils lancent
se croisent se décroisent se meuvent sans raison

Au-delà villages calcinés prairies de ruines villes terrassées rocaille de racaille
meutes de loups hordes d'enfants armés de poignards
peste famine et les hideux chevaux de l'Apocalypse
s'accouplent en hurlant

Dévastées ruinées terrassées torturées affamées violées moribondes
Magdebourg Gelnhausen Mulhouse Münster dégorgeant toujours leurs rires
graveleux
leurs cris stridulants leur râle
que la voûte du ciel attrape et déverse en trombes de noir

La débauche est totale la pression asphyxiante le murmure explosif
les miasmes de stupre et de vulve
le jaune est bleu le vert est rouge
la langue est viande il n'est plus de limite

Holà ! Hé !

Nue me voici divine beauté grâce ultime cambrée comme l'arc de la concupiscence
au sommet de ce roc
clouée par des bittes dans l'épaisseur du marbre
je vous attends diable et valet

Au milieu du cauchemar j'entends la fuite fine d'un poussin dans l'herbage
d'une truite dans l'onde de l'esprit qui s'endort
alors que dans le noir au fond du précipice
sur les racines du roc un vaisseau éclairé scintille' énigmatique

Que tendre d'autre qu'une oreille distraite un regard irrésolu
vers les planches de la scène cachées par la pâture en marbre
vers le valet qui bande sauvagement contorsionné de haine
vers l'esprit rouge du diable qui ricane

Hi hi larve pitoyable oses-tu
ils se lèvent avec la dégaine des cow-boys
voilà qu'ils se jettent l'un sur l'autre
alors que le noir les happe tous les trois

Une berceuse ordurière se faufile dans la salle
que vois-je un palais en cristal
il ouvre ses portes

salue de sa coupole

.....

...Quelque chose se consume à hauteur de chevilles
aussi invisible qu'un point à l'infini
l'air des coulisses impersonnel et frais
n'annonce que ce qui a été

Les coulisses s'estompent la scène est vide
et votre bon vouloir s'élève en fumée
maintenant que les crêtes sont à un pas de paraître
que le silence se repose et que l'ombre est claire

Élastique plie avec grâce
Apparaître c'est disparaître, qui dit devra se taire et qui a dit a accompli
Qui descend aura monté
Qui se mouille est humide, mais gare au soleil et au vent
Qui vole bat des ailes... même la buse

Chante, chante, hirondelle...

Qui s'avance s'élançe
Qui dit « encore » dira « assez »
Qui veille s'endormira
Qui s'oublie ne rêve pas¹
Qui est là n'est pas ailleurs
Qui est soi n'est pas un autre, mais « Je est un autre »
Aimer n'est pas fondé

Mais

Disparaître n'est pas apparaître
Qui aura monté a le choix d'y rester
Ailes qui battent n'est pas voler
Après « assez » on peut se taire
Le réveil n'est jamais sûr
Et un cheval blanc n'est pas un cheval

Qu'est-ce que tu dis, Qu'est-ce que tu dis ?

¹Lie Tseu, *Le Vrai Classique du Vide Parfait*.

Retour à Tel-Aviv

Ce que tous les sages savent est peu profond.
Lie Tseu

Prologue

Une vieille amie me parlait l'autre soir avec un enthousiasme exalté et juste, portée par un haut souffle, par un vaste courant à l'image de l'œuvre qu'elle s'efforçait de me faire partager sans remarquer mon inattention.

Je me laissais porter par ce fleuve animé qui m'évoquait en transparence et en arrière-fond les images inoubliables d'*Andrei Roublev* alors que, en plan premier mais dans un lieu profond, je me représentais ce nouveau face à face que j'avais fait le choix de vivre dans peu de jours avec mon père.

Naturellement, comme dans le rêve, j'étais partie prenante et spectateur à la fois, en somme deux personnes en une seule à ceci près que je vivais le même événement depuis deux perspectives différentes en même temps – chose interdite.

Ces deux perspectives, ces deux penchants de l'âme qui se plaît d'être, ne s'opposaient en rien, ils coulaient d'une même source, deux faces d'un même objet.

Quand je dis "faces" j'entends le mot dans son acception courante, celle qui se révèle, si l'on y songe, d'une complexité ardue, celle qui nous fait ouvrir l'œil sur la continuité et la discontinuité de la matière.

Cette vieille amie me parlait de souffle, de forme et de fond, de vision, du vaste de l'œuvre, du tragique de l'artiste, de la rupture de l'être, des plans rapprochés (il s'agissait d'un film) où les visages en tourmente révélaient le combat dans les espaces arbitraires et hors du temps, de la grandeur et de la gravité de vivre...

... elle reprenait ensuite les mêmes syntagmes, les égrenait encore et encore sans que son exaltation faiblisse, que le rayonnement de son visage s'épuise ou que sa sincérité se voile ; se fut pendant une de ces boucles que je me suis surpris face à face avec mon père et spectateur à la fois dans cette duplicité du rêve dont j'ai déjà parlé et que l'on peut, ceci étant la preuve, vivre éveillé.

Nos liens robustes et spectraux se perdaient dans la profondeur du temps à l'instar des attaches d'un bateau fantôme qui plongent dans un océan sans fond, tendus et, de ce fait, vibratiles bien qu'immatériels, vastes et sans objet.

Pendant cette vision éphémère et dense j'ai vécu une récapitulation impulsionnelle du face à face physique à venir mais aussi et surtout du paysage que décorent nos deux histoires, nos structures.

Si là, dans cet effort spontané de l'imagination introspective, je devais voir soudainement son sourcil – à mon père – s'infléchir dans le flux d'une même entente – des choses – ô, combien j'aurai peur de cette image en miroir.

Jour 4

En tout territoire

lisse comme le désert
touffu comme la jungle
creux comme l'abîme
haut comme le ciel

humide comme l'océan ou comme une flaque d'eau
sec comme l'épine ou comme le vide

Peu importe

Crée-toi des structures

comme la taupe son tunnel
comme le poète son poème
comme le laboureur son sillon
en tant que voyageur

En tant que voyageur ne dors que ce qu'il faut
décide en visionnaire

comme l'œil du loup sa proie
comme l'œil de l'antilope décide de la fuite
comme la vague prête à se briser

En tout temps

*

Voici le Soleil – comme d'habitude – se cacher derrière le réverbère

Comme d'habitude il me suffit de déplacer la chaise de l'autre côté de la table
Voilà ce qui est fait

Maintenant –

le Soleil est à nouveau dans ma ligne de mire 30° au-dessus de la mer
le réverbère sur sa gauche 20° côté nord

Cela est bien

Voyons

la pelouse verte et vaguement vallonnée s'étale vers l'ouest
entre la plage au nord
et les grandes bâtisses blanches de la ville au sud

loin, dans les brumes bleues, 40° au sud par rapport au Soleil
qui se couche
pointe fière la tour de Jaffa et ses fiers palmiers

Highlander on the rocks à la portée de ma main droite sur la table
une complainte rock écossaise s'égrenant depuis le petit *Buzz-Stop* bar
derrière, sur ma droite

(Il y a ce voleur suspendu à son parapente, assis le dos contre un grand ventilateur
qui se promène dans les airs
le long de la plage
une pub pour *AGHIR* – quoi que cela veuille dire –
déployée sous ses ailes
alors que des gamins
à terre
échantent de longues phrases écossaises –
blonds, blancs –
parachutés depuis les côtes du nord dans cette nouvelle Copacabana

Je fais escale à Tel-Aviv

*

Prophétie

L'habitant ne tient pas le pari de l'architecte
du soleil couchant des palmiers roses
du ciel de la Lune et des étoiles
au-dessus de Névé Tsédek – quartier de charme de Tel-Aviv

Ainsi – il me semble – va de cette ville
dont les frontons élancés face à la mer
l'annoncent belle, tumultueuse et immense
à l'instar des grandes villes du monde

du pays tout entier
miraculeux s'il en est
sur les ruines de la Bible
sèches et inodores sous le bleu haut du ciel

et de cette troisième génération de vainqueurs dans la puissance de l'âge
que tempère les défaites
qu'excite l'ignorance
dictateurs vénérés par leurs progénitures séquestrées dans le dogme

qui ne tiendra pas le pari de ses petits enfants
relevant enfin – avec l'aide de Dieu –
la tête au-dessus des brumes salées

Jour 5

Dans le vitrage de la porte glissante au nord sur ma droite la table sur ma gauche
entre les grandes bâtisses blanches au sud
se dresse gracile le minaret d'une mosquée abandonnée et pure
que des palmiers en perspective enjolivent sur sa droite

Toujours dans ce vitrage, à son extrême gauche, se reflètent
depuis la profondeur de la ville sur ma gauche plein sud
deux grues qui s'élancent et s'enlacent immobiles –
je vois cette merveilleuse fillette
assurément à son père qui la tient par la main
passer sur ma gauche sous le Soleil tendre
qui glisse vers la mer encore éclatant
cette fillette passante manifestement à son père
aperception fondée sur l'expérience de l'œil
assis comme je le suis face au Soleil sur ma vie
qui pousse sans cesse –

deux grues – je dis – mais en fait trois
la troisième réfléchissant seulement son contrepoids dans le coin haut et
gauche
du vitrage de la porte glissante qui me regarde de profil
comme je me trouve face au Soleil qui glisse – cet astre –
vers le sommet du réverbère – entre moi et la mer –
qu'il coiffe

Alors que tout loin plein sud-ouest 40° sur leur droite
Jaffa

immergée dans un brouillard vert gris sur fond de ciel
d'une jaune et pâle transparence
pointe dans la mer – en navire immobile – sa proue avec sa tour pour mât

Maintenant – en ce moment – à 15H 35 ici aujourd'hui
avec Tel-Aviv sur ma gauche
la Méditerranée et le Soleil – 20° au-dessus du nadir – qui y glisse
devant

Pendant tout ce temps que l'astre prend d'une idée à une autre
et dans son parcours immuable
dont me voici spectateur
le rock bat son beat sur ma droite depuis le *Buzz-Stop* bar
et les gens de cette ville ou d'ailleurs s'égrènent sans visages sur ma gauche

C'est le moment où je contourne ma table de sorte que le Soleil
caché derrière le réverbère
se retrouve sur sa gauche et me baigne encore
encore et encore
de sa lumière d'astre qui glisse
alors qu'une brise fraîche se lève depuis la mer

Jour 6

Mais le jour du Sabbat – sous la vaste architecture du ciel et de l'astre
lequel comme hier et avant
Mouline à deux mains la grande épée de la lumière au milieu des
*étoiles*¹

l'habitant se déploie tout autour et gâche le paysage

La pelouse

tranche verte et bombée entre le front de ville au sud sur ma gauche
la mer au nord et Jaffa lointaine (bien nette aujourd'hui)
qui y plonge sa proue immobile
et pointe vers le ciel son mât brillant de pierre
au-dessus des huppés des palmiers

la pelouse donc

fourmille de citoyens de tout âge

parmi les plus jeunes certains accrochés à leurs cerfs-volants
de peu de couleurs

peuplade immature aux chimères inertes

Aussi le voyageur l'ignore, s'y emploie, et le charme se dissipe, s'écorche
lacéré en lambeaux innombrables qu'agite le beat du *Buzz-Stop* bar
derrière sur ma droite
alors que dans le ciel, à gauche du réverbère
l'astre entame, vers la Méditerranée, sa glissade sonore

Mai non, le sourire d'une fillette fait exploser l'apathie des peuples
autour du monde et des temps
il est le même au creux des villes rutilantes
dans les bleds pourris et puants de la Terre
au sein des cénacles
dans les quartiers désespérant d'ennui et de laideur
des banlieues de Tel-Aviv

A ceci tient.

Dix-huit degrés Celsius, la brise, Jaffa – ce fier bateau de pierre
vers l'ouest depuis mon point de vue lointain
et le sourire d'une fille qui dure léger avant de disparaître

J'attends, à tout hasard une femme vague
des fois qu'elle pince la trame unie de ces jours lumineux
dans cette ville damnée de ma jeunesse
Tel-Aviv embellie que je traverse enfin libre
sous le regard ébahi de mes anciens parents

Keep secrets. Don't get old

je lui dis en guise d'adieu – à cette femme

¹ Giambattista Basile, *Le conte des contes*, Circé, 1995.

Jour 7

Prend ce chien galeux
 assagi ou prostré
 où qu'il se terre
 dans les boyaux de Jaffa par exemple
et place-le dans le coton de verre de la pensée

Ouvre pour lui de larges fenêtres
 je le vois là se lécher les babines
 entre deux pneus crevés au bord d'une flaque nauséabonde
 sale et sans espoir où qu'il se trouve désormais
(il ne rêve point)

Montre-lui la beauté d'un T-bone steak
 ou le soleil couchant sur Jaffa
 – là où il est né et a toujours vécu –
 dans l'œil du voyageur
de loin

*You got to leak it
Before you stick it
Before we kick it
Pa la la la la*

vont les paroles du rock qui s'élance depuis le *Buzz-Stop* bar auquel je tourne
le dos
 pleine face sur la ville cette fois-ci
alors que le soleil
 sur ma droite le long du réverbère que je ne regarde point
se glisse dans la mer derrière les clapotis gris des nuages vaporeux au-
dessus de Jaffa – la fière – navire immobile qui perce de sa proue les vagues et le
ciel de sa tour au-dessus des palmiers

et le beat:

I'm going to fuck you... a, a, all night, baby

Un autre jour

Cela étant, voici le nouvel an passé dans le port morbide où je crèche pendant ce
voyage-ci parmi les miens très anciens père et mère

aveugles pathétiques qui prétendent voir enracinés sans recours dans cette
banlieue de Tel-Aviv et dans une douleur trop vaste pour qu'elle soit pleine

infligée par l'esprit envolé de leurs progénitures dont une – moi-même – se plaît à les visiter en touriste

haut lieu d'un vieux combat où je trouve enfin le plaisir du passage et l'œil innocent que ce pays avait voilé il y a deux décennies

mais où le flux d'une même entente – des choses – n'infléchit point le sourcil de mon père

ô, combien immobile

L'air se fait frais autour du *Buzz-Stop* bar alors que le V des mouettes pointe très haut vers la mer.

Le crochet à la base et celui du plafond
tendent une corde nerveuse
que grignotent des yeux deux aranéides rubiconds

Simultanément cette corde découpe l'aveuglement
qui – sans qu'elle lui soit sensible, se pose
submerge les crêtes qu'estompe le temps

Ainsi tranché [de part en part] comme un fromage
vapoureux et compacte – comme il se doit
le voici forlancer son dévolu sur le sage

Que la corde en question – nerveuse – excite
tardif, s'il en est, aux termes de ses choix
encadrés par les aranéides presbytes

Je vous engage à sourire dans l'escalier du loin des cascades

Écosse

Quand t'as chaud – cherche la fraîcheur
Cette rivière-ci, ferrugineuse
ce ruisseau
glisse, clapote, bouillonne, chute, s'affale
c'est une raie sur le sommet bulbeux du mont
dans son pâturage de mousse

lequel mont – comme ses frères déployés tout autour,
déclame avec ses rivières le présent

Le reste n'est qu'histoires – des contes

Tout autour de ces monts il y a la mer
que l'âme nue – ayant trouvé fraîcheur
– voit à travers l'air et au loin

quant à l'échelle des choses proches, que l'on touche, l'œil et la main rencontrent
la rive de la rivière

ses pierres
ses touffes vertes, touffes mauves
mousses vertes, noires, cuivrées, brunes
mousses mortes, Joséphine
– housses blanches tramées fin et en calcaire
sur la surface de ces pierres hissée hors de la rivière
il y a plus de cent mille ans

Il y quantité d'échelles, si tu penses, Joséphine
mais sais-tu qu'à chaque échelle
l'esprit se miroite dans la matière
telle qu'elle est à cette échelle et pour peu qu'il puisse la suivre
dans sa course à l'épouser
pour autant qu'il lui faut vivre
et que d'une échelle à l'autre il lui choit à faire des bonds ?
Ce qu'il saute, il omet
ce qu'il omet, il le saute

Voici pourquoi la rivière – comme ses soeurs qui dévalent tous les monts –
déclame avec ses rives – leurs touffes et mousses – le présent
glisse, clapote, bouillonne, chute, s'affale
dans la vallée magistrale
dont l'abîme vert et proche berce les cols immobiles

qui laissent voir élevée et lointaine la surface diamantée de la mer

*

De tout son long nu sur le roc bombé que lèche cette rivière
le centaure, sur son flanc, interroge son père
– Crois-tu en la séparation des mousses –
oblongues, glissantes, rases, sèches, calcaires ?
Depuis les touffes mauves de la rive le père se tait –
'Laquelle des deux parties convient mieux à mon fils le centaure ?'

.....

– Père, me voici dans une cuvette ovoïde de sable, j'y plante ma croupe comme dans un fauteuil. Je m'y figurais protégé du vent par les parois profondes, mais mes paupières grincent sur les grains de sable que les bourrasques en spirale, plus virulentes, enfoncent dans ma cornée, abattent sur mes honneurs, contre mon torse puissant. Ne me dis rien, ne me dis rien. De là où tu es, tu dois prendre le scarabée très lent pour une crotte de brebis juvénile. Le vent, tu te dis – peut être – , père, a dû effacer les traces de la brebis, mais je t'assure, ce n'est qu'un scarabée qui ne s'en sortira jamais. Je me demande si l'oiseau furtif qui s'est posé brièvement sur le bord de ce trou ové dans la dune a redouté ma présence, ou plutôt la carapace chitineuse de ce vieux laboureur de scarabée.

De tristesse, impuissances et nostalgies évanescentes je peuple avec le scarabée excentrique qui lui sert de point d'ancrage cette fosse de sable large comme une locomotive. Il se meut imperceptiblement, tel le soleil dans le ciel, mais ça ne l'amène nulle part.

Le père, sur le bord de ce creux – mais à ce point confondu dans les herbes que même l'oiseau furtif ne pût le ressentir, se dit, Mais où veux-tu que ça l'amène, fils, où ça ?... et il y a une telle fierté inondée de lumière dans le "fils", que la voix intérieure du père chute en s'élevant et s'élève en chutant pour le délivrer – ce mot –, une lumière si fière et ronde, que le soleil fait un Yo-Yo instantané derrière l'horizon de la fosse de sable et que le centaure qui y est enfoncé, assis comme dans un fauteuil, les sabots croisées, nonobstant aux aguets, ressent un souffle, une aspiration qui en même temps soulève et compresse son âme.

Cependant, le scarabée a laissé sa tête choir dans le sable, deux grands corbeaux ont survolé – vff, vff, ainsi font leurs ailes – la fosse, une mouette a criailé en piquant et le charme a choisi de se mêler aux nuages, qui eux, survolent bien plus haut les îles vert bleu mauve dont les pelouses épaisses, ici cramponnées à leurs dunes, donnent lieu en plongée aux plages or ou les regardent depuis les falaises de sable se glisser dans la mer vert bleu mauve, d'autant plus mauve que lointaine. A la ronde, ces îles se déploient.

– Voici ce que je ne t'ai pas dit, père. En arrivant dans cette fosse de sable ovoïde dont il est l'ancre, j'ai trouvé le scarabée les pattes en l'air que j'avais crues voir remuer. Je l'ai retourné. Maintenant je comprends : je l'ai approché une deuxième fois, je l'ai poussé avec une brindille, je l'ai remis sur le dos et j'ai senti alors sa légèreté de coquille vide, de coque chitineuse inoccupée [vacante]. Une de

ses griffes minuscules s'est accrochée à la brindille et, ainsi suspendu, il virevolte dans le vent. C'est le vent, ses tourbillons en spirale qui le faisaient déraper sur le sable au gré du désordre, un pouce par ci et par là. Il ne va nulle part le scarabée excentrique de cette cuve ovale de sable, il est déjà allé et l'oiseau furtif s'est envolé pour avoir Vu le vide de son écaille noire. Ça ne l'amène nulle part, les choses, le scarabée, père.

– Oui, fils, dit le père.

*

Le centaure s'en est allé sur les *links*¹, sur les pâturages des îles
sur le gazon épais accroché aux ergs enclavés de [?] mer
a posé l'oreille auprès des fils de fer des grillages qui enclosent
les troupeaux [*crofts*] de moutons et de
chèvres
a prêté l'oreille au chant hululant de ces cordes dans les rafales qui venaient
de la mer
les a enjambées et a poursuivi jusqu'à une plage
Là-bas il a été survolé par de grandes sternes blanches
plusieurs fois
[– elles ont laissé deux plumes]
qui planaient royales

Le sable ployait blanc, fin et or depuis la rondeur des dunes moussues
glissait dans la mer laquelle est émeraude et vire à l'indigo

Dans les terres les monts se déploient
leurs ravins et vallées s'abreuvent de rivières, de lochs et de bras de mer d'un
bleu royal profond

l'entends-tu, Joséphine
le centaure, sur son flanc, interroge son père

¹ "Scottish name for sand which has ceased drifting and become more or less solidly covered with turf." (from *The Pavilion on the links* by R.L. Stevenson).

Tu crois – tu t’imagines
que l’homme à l’origine
était une aubergine ?

Telle

Telle la Gorgone décapitée

sa tête sans tronc
son tronc sans tête
ses yeux son cœur
ses pieds sa nuque

ses cheveux reptiliens
et sa croupe
sa peau
ses odeurs ses regards
son parfum

eux aussi nous envoûtent
nous subjuguent
eux aussi ont leur place
leur espace
parfumé
torturant

celui où les éclats de l'âme de la Gorgone
s'adonnent aux courants qui dispersent la nôtre
ou alors l'enchaîne

mais aussi celui de la Gorgone vivante qui pulse
et nous

exalte

nous porte ou nous lâche
déchus et décevants

Garage

Que les Garage se fassent entendre

Aouuuuu... iiii

Que toute la House rugisse

Oouaaaahhss

Que les Techno nous expliquent

Aa Aa Bdum Bdum

Et enfin la Jungle

Never Never Never

Bdum Bdum

Never Never Never

I'll never never

Everybody now

T T bam bap T T

Take

call down

T T Take now T bam bap

call down

F F F T

Take now F F dd

down

Now !

Call down Higher F T T T F

T

—

Dans le noir de la Pagode le chat-roi baisse ses yeux verts vers le roc fondateur. Il n'est pas de plus immobile que le chat-roi dans le noir de la Pagode... ni de plus invisible. Il n'est pas de posture plus souveraine que celle tracée par le noir profond de son pelage dans le noir profond de la Pagode.

ni de brillance plus verte que celle de ses yeux qui les découpent oblongues.

Le roc fondateur immergé dans le noir, aux racines de basalte, les soutient, les porte.

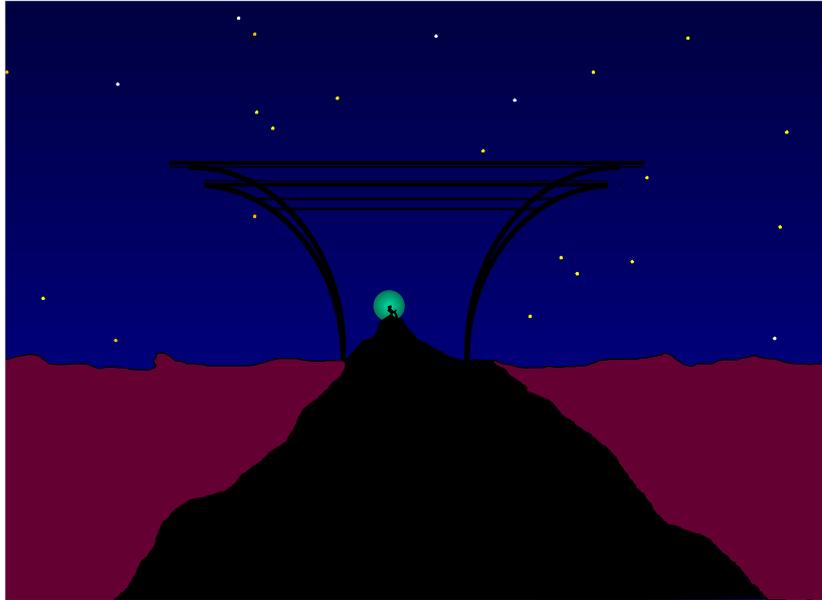
Biouuuu ça tape ça rap ça frappe

Biouuu biouuu ta-tam

za-zam dam dam

ça frappe ça rap zz clou-clou

La chat-roi frissonne d'une patte, son attention vide se porte d'un côté, il tourne la tête et s'y perd aussi impeccable. De ce côté-ci, la Pagode exerce le pouvoir de la ronde. Le serpent Tyx s'avale alors qu'un Shiva filiforme s'échappe orthogonal au plan de la boucle serrée en un point dans le noir



A. Gorea, 3/4/98

Au sommet du roc fondateur, au coeur de la Pagode qui y est sise, la noble silhouette élancée du chat-roi – que percent les émeraudes invisibles de ses yeux oblongues – se découpe noire sur noir portée vers le serpent Tyx et le Shiva filiforme qu'il regarde.

Il n'y a pas d'écho dans la Pagode. Le silence est mat. La House, Jungle, Garage et autres Techno y crépitent comme des bulles sous-marines. Le chat-roi y porte son attention vide. De ce côté-ci, la Pagode inspire le feu du Shiva-feu qu'elle expire.

Le Shiva-feu se consomme sans se consommer. Les vibrations de cette combustion ne se laissent pas entendre parce qu'elles périssent tels les crépitements des

bou bouum sync kope
 dv dm doom plm
 shlak ak ak shlak
 zvezouzm
 dam dm doum d doum
 ba la ba pam pam
 shlak kak shla shlah
 doum dou pa bla bla pvm pbm

dans l'atmosphère marine des fonds profonds

d d d d d

tahssss d d d tchshsh

Le chat-roi semble distrait, perplexe. Où qu'il se tourne alerté par seul le bruit de lui-même, il ne saisit que ce bruit qui l'appelle ailleurs. En ce lieu de la Pagode, Shiva-Shiva déchire de son regard lacérant tout ce qui le regarde et saisit dans une étreinte mortelle tout ce qui le touche. Mais l'un comme l'autre se dissolvent dans le noir et dans l'inconsistance. Shiva-Shiva frappe de la pointe de son bec en corne brune le roc fondateur qui crisse et le regard du chat-roi transperce et réfléchit l'impact de cette pointe.

Sur ce
T t dang zzt zzt tdang
btoum btoum
in paradise
ddum ddum ddum
pa pa da bff pada bff
tac ta ta tak

Shiva ! – je lui dis
Shiva, que nous prépares-tu ?
Où veux-tu en venir ?
Veux-tu nous attirer à toi ?
Tous tels que nous sommes ?

Shiva ! – je lui dis
Shiva, veux-tu ta ta dam
tat ta dam a a ou
a aaa a ou ou m
ta ti tirip tidip tirip
ti ti ti di dim
Shiva !
veux-tu
veux-tu que la Pagode et le chat-roi nous submergent vert
émeraude dans le noir sur le roc fondateur ?

Oui je le veux !
Tdm Tdm Tdm bambla bambla
Redm Tedm Ouah m
Ouah m Ouah m
Hadela m' Hadela m' Hadela m'

Oui je le veux ! se répète-t-il

Music now

Oh babe

Note après note pointe après pointe dans une langue parmi d'autres
je scande le flux du genoux du ménisque qui roule et ondule
je m'amuse autant que j'amuse qui porté par la flutte ruisselle et palpité
qui porté par le trouble porte atteinte au silence prétend le soulever
au flanc des cimes voire au cœur de l'Univers qui scintille

mais ! hé ! par ici il le faut c'est la voie de la lumière kidnappée
quel toboggan quelle parabole tant que cela nous amuse nous amuse
oui qui sait percer la mystérieuse platitude ou même s'en donne la peine
Oh non ! c'est niet je le suis c'est ma croyance intime le qualis de mon âme
...Soit ces choses ne se discutent il faut alors caracoler bondir gambader

Ou alors ou alors

composer des symphonies les écouter les entendre ployer sous les
applaudissements
comme sous une pluie tropicale qui dure et dure et ne cesse de durer
peut-être bien peut-être – peut-être d'autres choses I can feel it Can you feel it
Et schack Et schack Et schack Et schack Et schack I can feel it Can you feel it
Care for you babe Et schack Et schack I can feel it Can you feel it Care for you

Et schack Et schack Et schack I need you babe I can feel it Can you feel it
Care for you babe Feel for you babe Care for you Need you I can feel it Et schack
Et schack Et schack Et schack Et schack I can feel it Can you feel it
Oooo! I can feel it Can you feel it Care for you Need you Care for you Need you
Oh babe! je le suis c'est ma croyance intime le qualis de mon âme

Ou alors

voici le problème voici le dilemme la gêne dans le thème des paralipomènes
c'est là le hic mythique le mal l'impasse l'accroc l'obstacle la tourmente
en fait nous y sommes nés nous étudions la chose de près et nous y progressons
chaque jour nous le gardons dans des poches de mémoire quelle potion nous
laissons fermenter
entendez-vous le glouglou sentez-vous la fragrance ? nous vous savons gré mais

repreons ce débat une fois la brume levée il est des effets que l'on pressent
des sensations que l'on n'éprouve pas ni même l'on ne devine le brouhaha des
cordes

qui chantent la discorde les rimes aléatoires prêtées au nonchaloir la négligence
verte
le calme plat des herbes Oh babe c'est ma croyance intime le qualis de mon âme
il sonne le glas des choses dissipées à tous vents la danse des éléments I can feel it

Oh babe can you feel it ?

Un jour viendra où les oiseaux du temps prendront la même descente
Du reste ils sont là leurs penchants granuleux leur glissade indolente
leurs piailllements tacites leur vacarme inaudible le froissement de leurs traces
leur clabaudage insensé je le sens I can feel it Can you feel it
C'est non c'est niet ! je le suis c'est ma croyance intime le qualis de mon âme

Soit ce n'est que délire la trame du chaos la languueur du débile les lazzis du manche
à balais
qui file parmi les jambons d'une sorcière en plein vol sous l'œil de la lune
elle affiche une grimace des plus belles la sibylle dans la nuit... comme le vide se
lézarde
quel tapage du mutisme tout haut dans le ciel c'est l'heure de la chute
la mystérieuse platitude des sentiments de chacun c'est sûr et certain

Oh babe je le sens...

Ce soir sur le sentier qui parsemé de pins de palmiers et d'aloès
sillonne en haut des terrasses de citronniers en fleur suspendues entre la mer qui
frémit
en une plongée lointaine et la phosphorescence des crêtes calcaires à l'heure du
crépuscule
que toise l'hululement d'un oiseau invisible et mes pas que j'arrête
au flanc du précipice où le chemin s'achève

alors qu'une demi-lune se glisse immobile dans le vaste du ciel parmi les étoiles
que mon corps a rejoint depuis un moment la trame de l'air auquel il se confonde
que la frontière des formes ciselée et distincte rehausse la transparence
et que le il-était-une-fois se rend à l'évidence
dans ces exactes circonstances et d'autres Oh babe j'ai souri à l'affût à nouveau

Ou alors

Et schack Et schack Et schack